

LITTÉRATURE.

PHIL PURCEL, LE PORCHER.

C'était un singulier caractère que celui de Phil Purcel : quoique sa duplicité fût bien connue, il jouissait d'une grande popularité. Il est vrai que ce n'est pas le premier fourbe qui ait été populaire. Cette faveur était due simplement à ce qu'il ne riait jamais. Tricher sans rife est un phénomène en Irlande. Il le faisait d'un air si innocent, que le plus sagace observateur était mis en défaut. Le seul moyen de savoir à quoi vous en tenir sur son compte ; c'était d'avoir affaire à lui : si, après cela, vous n'étiez pas éclairé, c'était votre faute et non la sienne. Sans être gai lui-même, il savait égayer les autres ; car, s'il ne souriait jamais de ses propres gains, il trouvait moyen de vous faire rire de vos pertes.

A l'époque où florissait Phil Purcel, il existait en Irlande une ancienne race de cochons qui est maintenant presque éteinte, et qu'on ne trouve plus que dans certaines parries reculées du pays, où ils sont encore utiles dans la saison des chasses, surtout lorsque les chiens sont rares. C'était de grands animaux dégingandés, avec des jambes d'une longueur inusitée, sans chair, les oreilles courtes, comme si on les leur eut coupées pour crime de sédition, et de longues figures pleines d'intelligence. Ils étaient d'une agilité telle que peu de lévriers sautaient mieux un fossé ou franchissaient plus vite une plaine. Leur dos formait un arc qui pouvait se contracter ou s'étendre à un degré inconcevable. En troupeaux, ils faisaient, comme la malle, leurs six milles irlandais à l'heure.

Les cochons n'avaient pas seulement l'air intelligent : leur physionomie n'était nullement trompeuse ; ils connaissaient toutes les finesses de la langue irlandaise. Un bon nombre d'entre eux savaient aussi l'anglais. On dit même que ceux d'un couvent dont les moines ne parlaient que latin, avaient appris passablement cette langue, et qu'il fallait la leur parler pour les décider à quitter un carré de choux ou un champ de pommes de terre. Cependant, ils avaient une antipathie profonde pour l'anglais. Était-ce par esprit national, ou parce que l'anglais n'est pas assez guttural ? je ne le saurais dire : quoi qu'il en soit, l'irlandais était leur fort, et, sur ce point, il n'était parc ni antiquaire assez savant pour leur en remonter.

Il est vrai que leur éducation n'était pas négligée. Jamais il n'y eut plus beau modèle d'une amitié véritable, fondée sur un sentiment d'égalité, d'intérêt mutuel et de bienveillance, que l'irlandais et son cochon. L'Arabe et son cheval sont passés en proverbe ; mais si nos voisins d'Angleterre avaient aussi bien connu l'irlande que l'Arabie, ils n'auraient pas eu besoin d'aller chercher leurs exemples si loin ; et peut-être qu'en tenant compte de tout ce que la tente de l'Arabe offre de confortable par compa-

raison avec la misère et la saleté de nos cahanes, ils auraient vu dans l'amitié irlandaise un désintéressement, un héroïsme, qui les aurait frappés, d'une plus grande admiration.

Les cochons d'aujourd'hui sont bien dégénérés ; ils ressemblent plus à des aldar-men qu'aux cochons irlandais de l'ancien régime. Ils sont devenus grossiers, fier, paresseux, charnels, tout à fait terrestres. John Bull nous assure que nous devons nous féliciter de les lui envoyer au lieu de les manger. C'est sans contredit une grande complaisance de sa part de vouloir bien nous éviter cette peine ; mais nous ne sommes pas persuadés qu'une mesure qui obligerait les Irlandais à manger de la viande, rencontrerait de leur part une résistance bien prononcée ; et un jour viendra peut-être où ils refuseront de consommer leurs propres vivres par procuration.

L'éducation d'un cochon irlandais, au temps jadis, était une importante affaire. La famille et lui dormaient dans le même lit, le cochon sur le devant, en général, pour plus de commodité ; ils mangeaient à la table, le cochon près du panier aux pommes de terre ; et c'était seulement dans cette dernière circonstance que parfois, cédant à un vil intérêt, il oubliait sa dignité de membre du cercle domestique jusqu'à se quereller avec les enfants qui lui reprochaient non sans raison de prendre un plat plus que sa part. Mais alors même il était toujours traité avec indulgence ; toujours il avait un ami dans son maître, de qui, au moindre grognement, il était sûr d'obtenir justice. "Barney, tiens-toi donc. Laisse-là le *potstick* 1, et ne bats pas le cochon, la créature."

C'est sous le nom affectueux qu'on désignait toujours le cochon "Barney, va prévenir la créature avant que son dîner refroidisse. — Barney, va faire sortir la créature du champ de pommes de terre de Larry Neil ; mais ne cours pas trop vite, Barney ; mon blondin, il n'est pas nécessaire de l'essouffler. Quel grand mal y aurait-il, quand la créature goûterait un peu des pommes de terre nouvelles ?"

Bref, quelles que fussent les habitudes de la famille, elle étaient celles du cochon. Il avait l'habitude de sortir le matin de bonne heure pour faire de l'exercice, et l'exactitude avec laquelle il revenait à l'heure du déjeuner prouvait suffisamment que c'était de sa part une œuvre de surrégulation que de gagner de l'appétit. S'il arrivait trop tôt, il stationnait à la porte, qu'on avait soin de tenir fermée jusqu'à ce que le repas fût prêt ; et, en attendant le régal qu'on lui apprêtait, il donnait à ses hôtes celui d'une aubade de sa façon : ce qui ne l'empêchait pas d'user de toutes les ressources de son esprit pour tâcher d'entrer. Dressé sur ses jambes de derrière, il tirait à coup redoublés, comme

1. Gros bâton qui sert à rentrer les pommes de terre.

un cordon de sonnette, les haillons et le chapeau qui étaient accrochés aux fenêtres ; à force de creuser la terre sous la porte avec son groin, et d'ontamer la porte elle-même avec ses défenses, il était parvenu à se faire un trou par lequel il faisait au besoin des apparitions, lorsque sa présence était le moins attendue et le moins agréable. Mais indépendamment de la porte et de la fenêtre, il avait encore une autre voie, celle de la cheminée. Beaucoup de chaumières irlandaises profitent des dispositions du terrain pour économiser un pan de mur en s'adossant à la terre. Grâce aux facilités que lui offrait ce genre de construction, notre cochon montait sur le toit, et, passant dessus avec précaution, il atteignait la cheminée, dans laquelle il descendait à reculons, en bravant feu, balais et pincettes. Nous devons déclarer, toutefois, que cette manière d'entrer à laquelle il ne recourait qu'à défaut d'autre, était ordinairement accueillie par la famille avec une bonne humeur qui n'échappait point à la sagacité du cochon. Afin de l'empêcher de se brûler, comme il le méritait par son audace, on le recevait soit dans un panier, soit dans une couverture, soit dans un grand chaudron, et de là il vous regardait les assistants d'un air de satisfactions tout à fait comique.

Un autre trait du caractère de ces animaux, c'est leur parfait dédain de tous les efforts qu'on fait pour les engraisser. Il est un certain degré de char auquel ils se tiennent sans avancer ni reculer. Georgez les, allémez les, il n'en sera ni plus ni moins.

Phil Purcel avait, depuis l'enfance, une prédilection pour les cochons ; et, naturellement observateur, il avait acquis une connaissance approfondie de leurs instincts et de leurs habitudes. Il n'avait pas quinze ans qu'il vous faisait avertir de tout lui le plus vicieux et le plus entêté, cochons aussi tranquilleusement que si c'eût été un agneau : comment il s'y prenait pour cela, personne n'en savait rien. Aux foires, c'était parmi les cochons qu'il passait la plus grande partie de son temps, à les manier, à les examiner, à faire mine de les acheter, quoiqu'il eût rarement une demi-couronne en poche. Enfin, à force de mettre de côté tous les gros sous qu'il pouvait attraper, il amassa le prix d'un cochon, qu'il acheta et éleva d'une manière qui fit grand honneur à sa sagacité. Quand il l'eut amené au *neo plus ultra* de l'embonpoint, il le vendit, et en acheta deux autres, qu'il engrassa de même. Ceux-ci vendus, il fit de nouveaux achats, et continua si bien de la sorte qu'au bout de quelques années il fut très-connu dans la partie.

Ses voyages aux principaux ports de mer du voisinage, comme marchand de cochons, lui étaient toujours particulièrement avantageux. En Irlande, les cochons ne sont pas enfermés comme en Angleterre. On les laisse en liberté dans les pâturages, dans les communaux et le long des routes, où ils complètent comme ils peuvent la maigre